

Le libertaire

Rédaction :
Administration : Jean Girardin,
72, rue des Prairies, Paris (20^e)
Chèque postal : Jean Girardin 1194-98

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

LES ASSASSINS A L'ŒUVRE

IVRER treize têtes au bourreau dans la même matinée ; voici, n'est-il pas vrai, un exploit peu commun et dont peut s'étonner à bon droit la France républicaine et civilisatrice. Tel est, en effet, le palmarès obtenu par la bande de chacals et de vautours charognards qui font la pluie et le beau temps dans notre pays.

Le 17 juin, à 6 heures du matin, treize hommes ont été décapités pour la plus grande gloire des porteurs de valeurs indochinoises. A Yen-Bay, le lieu même qui vit se dérouler la révolte malheureuse des cochinchinois, toute la tourbe militaire, administrative, coloniale et journalistique était là pour assister à l'assassinat de pauvres bougres d'esclaves qui avaient, en un moment de colère, pensé briser leurs chaînes.

Quatre autres avaient subi le même sort auparavant — et cette répétition de la criminalité répressive comble aujourd'hui de joie toute la racaille républicaine, tout le monceau de bœufs des hommes d'affaires, toutes les hyènes puantes de la soldatesque.

Un larbin de plume (qui jadis eut quelques velléités de courage vite réprimées à coups de banc-notes) assista à ce massacre pour le compte du *Petit Parisien* et il nous en fait un récit qui a de quoi lever le cœur de tout homme libre. Louis Roubaud, par la relation presque enthousiaste qu'il nous fait de cette lugubre matinée vient d'achever de se déshonorer.

Les treize victimes de l'imperialisme français sont tombées sous le couperet sans qu'on ait pu leur arracher un mot de désaveu — et bien que le sportuaire sus-nommé soit allé peu de temps avant essayer de leur tirer un cri de répentir.

Lisons plutôt ce passage du récit de Roubaud :

En arrivant sur la prairie Nguyen Van Curi, dit « Le charitable », s'écria : — Toi xin noi. (Je veux dire quelque chose).

Mais un légionnaire lui appliqua une main sur la bouche. Quelques instants après, Nguyen Van Thinh, « Le Prospere », commença :

— Viet Nam Quoc...

Il fut bâillonné de même. Et de même encore les autres.

— Viet Nam ! Viet Nam !... Terre d'Annam ! Terre d'Annam !...

J'entendis cela plusieurs fois, et le mot retentissait encore à nos oreilles lorsque j'aperçus le dernier condamné, Nguyen Tai Hoc, le Grand Professeur, le visage gras, une barbiche de lettré. Il souriait ! D'un sourire simple, sans contrainte, et il saluait la foule en inclinant la tête. Lui aussi, d'une voix forte et bien timbrée entonna : « Viet Nam Quoc ! » et la main du légionnaire étouffa son cri.

Certes, nous ne partageons pas toutes les idées de ceux qui moururent ainsi, nous visons à une révolution qui aura des motifs plus puissants qu'une libération nationale. Mais cependant comment ne pas être en quelque sorte aux côtés de ceux qui veulent se débarrasser des oppresseurs féroces et sanguinaires qui exploitent ignominieusement les pauvres coolies.

Comment, lorsqu'on connaît la manière dont se conduisent les « blancs » partout où ils ont conquis le sol par le sabre — comment ne pas être aux côtés des hommes qui veulent libérer leurs frères de l'esclavage qui pèse si lourdement sur eux.

On aurait pu s'attendre à lire dans les journaux « avancés », de véhémentes protestations contre le crime treize fois répété qui vient de s'accomplir. Nous avons donc lu avidement les quotidiens de mercredi. Dans le *Peuple*, un bref communiqué relatant les exécutions — sans qu'aucun commentaire ne fut ajouté par la rédaction. Dans le *Populaire*, un silence complet.

C'est une véritable honte pour le mouvement ouvrier que pareil forfait ait été accepté d'un œil serein par les leaders.

Cependant nous sommes au mois de juin — et cela devra nous rappeler qu'il y a cinquante-neuf ans, en ce même mois de juin, une répression sanguinaire sévissait à Paris et à Versailles.

Les communards qui avaient échappé aux exécutions sommaires étaient par dizaines envoyés devant les pelotons d'exécution, par milliers les autres allaient sur les pontons attendre leur départ pour le bagnes.

Là encore le coffre-fort, le sabre et

le goupillon se vengeaient de ceux qui avaient eu l'audace de se révolter. Seulement, aujourd'hui, le mouvement ouvrier est à peu près accaparé par toute une bande d'aigrefins et d'ambitieux qui — réformistes ou pseudo révolutionnaires — se servent de la misère humaine pour assouvir leur soif de pouvoir.

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir. Partout les gouvernements, de quelque étiquette qu'ils parent leur Etat, réprimant sévèrement tous ceux qui ne veulent pas consentir à la veulerie universelle.

Que ce soit en Italie, en Espagne, en Russie, aux Balkans ou dans les colonies — que le Gouvernement soit fasciste, socialiste, républicain ou bolchéviste — partout on assassine comme on le fit hier à Yen-Bay.

C'est peut-être pourquoi le crime du 17 juin a pu se commettre dans une indifférence quasi générale.

En saluant ici les nouvelles victimes de l'imperialisme, nous attirons l'attention des travailleurs sur cette vérité première : L'Etat, instrument de coercition est appelé à n'être qu'une arme criminelle aux mains de ceux qui détiennent le Pouvoir.

Et pour que de nouveaux crimes ne se commettent plus, pareils à celui de Yen-Bay, nous devons lutter de toutes nos forces pour l'avènement d'une société libertaire, nous devons démasquer tous les politiciens qui chaque fois qu'ils en ont l'occasion, se conduisent d'une façon aussi monstrueuse que les tortionnaires de Yen-Bay.

→ → →

PROPOS D'UN PARIA

Depuis le fameux « attentat » de Montreuil qui faillit coûter la vie — du moins c'est la Liberté qui l'affirme — à notre « Noghosan-giste », président du Conseil, tous les journaux à grand tirage, ayant une information qui se respecte, se sont évertués à en découvrir de similaires.

Toutes les personnes qui ont attentivement les détails de la catastrophe de Montreuil sont fixées sur ce premier « attentat ». C'est été trop facile d'inculper la courbe fautive, trop facile et trop onéreux pour la Compagnie.

Il fallait donc trouver autre chose. On fabriqua donc un attentat. En fabriquant donc un attentat. Et l'emulation aidant, on inventa d'autres. Rien de plus simple, ensuite, que d'établir qu'un vaste complot communiste, ou anarchiste, ou ce que vous voudrez en « île », avait été ordonné contre les voies ferrées et les malheureux que, leur mauvais sort oblige à s'en servir.

Le Petit Parisien ne pouvait rester en arrière, et c'est bien à lui que reviendrait le premier prix si un concours avait été ouvert à l'inventeur du plus bel attentat.

On pouvait donc lire ces jours derniers l'information suivante : « Près de Nuits-Saint-Georges, deux individus avaient déposé un bloc de ciment armé sur les rails peu avant le passage d'un express. »

Or, savez-vous quel était le volume de ce bloc de ciment armé qui surmontait par surcroît une tige de fer supportant une plaque de signalisation ? Un mètre cube environ. Je ne prends pas les lecteurs habituels du Petit Parisien pour des gens d'une intelligence bien développée, mais peut-être se trouve-t-il parmi eux des travailleurs du bâtiment qui savent que ce pèse un bloc de ciment armé d'un mètre cube.

Les deux lurons qui ont posé cela sur la voie étaient de solides gaillards. A moins qu'ils n'aient été aidés dans leur opération par une grue qui ne soit pas simplement métaphysique.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le poseur qui aperçut la manœuvre des deux héros et le visiteur qu'il alla chercher à la rescousse étaient d'une force égale, puisque, à eux deux, ils enlevèrent le fameux bloc et évitèrent ainsi une effroyable catastrophe !...

Que les journalistes sportifs cessent de nous vanter les performances sensationnelles d'un Régatier ou autres professionnels de l'arraché à deux bras. Il existe là-bas, du côté de Nuits-Saint-Georges, quatre hommes, au moins, qui sont capables de battre tous les records de la spécialité.

A moins que... à moins que le rédacteur du journal « au plus fort tirage » ait pondu son information sensationnelle étant saoul et en se fiant royalement de ses lecteurs. Ce petit fait en lui-même n'a d'autre importance que de démentir une fois de plus, s'il en était encore besoin, quel crédit il faut donner aux journalistes bourgeois qui ont charge de faire l'opinion par des campagnes tendancieuses et des fausses nouvelles.

Le bloc de Nuits-Saint-Georges est vraiment trop enfantin. — Pierre Mualdes.

Contre l'extradition de Blanco et de Pons

L'agitation se poursuit de plus en plus dans le Midi de la France en faveur de la libération de Blanco et de Pons, les deux syndicalistes révolutionnaires espagnols réfugiés en France après une éviction émouvante du bagne de Figueras.

Le camarade Pizana, de Béziers, qui est l'âme de tout ce mouvement de solidarité et qui se défend avec intelligence et courage pour empêcher que Pons et Blanco soient livrés aux sbires d'Alphonse XIII, nous apprend que notre ministre de la Justice a ordonné un complément d'enquête dans l'affaire de ces deux militants.

C'est un dérangement. Il faut que la campagne menée pour les deux réfugiés ne se relâsse point. Dans le Midi, nous l'avons déjà dit, la protestation se fait de plus en plus grandiose contre l'infame extradition en perspective. Là-bas tout le monde concourt à la défense de Blanco et de Pons ; les syndicalistes de toutes nuances, les socialistes, les bolcheviks, les radicaux, les ligues des Droits de l'Homme, et leur presse régionale, apportent à nos amis anarchistes leur appui dans cette œuvre humaine entre toutes.

Mais à Paris, nous sommes à peu près les seuls, le Comité de Défense Sociale et l'Union anarchiste à nous émouvoir de la poignante situation des deux Espagnols. La presse de gauche est muet sur cette affaire. Ni l'Humanité, ni le Peuple, ni le Populaire, ni le Quotidien, ni l'Obuvre, ni Le Soir n'ont éprouvé le besoin de protester contre l'iniquité en préparation, le Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme se tait aussi.

Les uns et les autres n'ont pas rompu un silence qui, s'il persistait, les rendrait complices des gouvernements d'Espagne et de France, bourreaux de deux vaillants hommes qui ont droit à toute notre compassion, à toute notre aide surtout ?

A TOUS LES GROUPES ET INDIVIDUALITES

Le Comité Régional de Défense du droit d'asile fait un fort tirage d'affiches double-colombe pour faire connaître dans toute la France l'injustice et le crime qui signifie la menace d'extradition qui pèse sur nos camarades Pons et Blanco.

Tous les groupes doivent se mettre en rapport pour commandes et renseignements avec le secrétaire Louman, terrain Barral.

Nous comptons sur la présence de tous

On lira autre part le texte de l'affiche que nous allons apposer sur les murs de Paris, invitant à notre meeting du 27 juillet.

Nous comptons sur la présence, à cette réunion, de tous les anarchistes habitant la région parisienne. Et sur celle notamment de ceux qui se réclament de l'anarchisme croiront que notre attitude d'opposition à toute guerre n'est pas celle qui conviennait en certaines circonstances.

Ils auront la parole pour nous contredire et soutenir leur point de vue.

Pour le Régime Politique

Allons-nous assister à la suppression pure et simple du régime politique ?

Tant de sacrifices consentis par les militants n'auront-ils servi à rien ? On est tenté de le croire en lisant le compte rendu des brimades que Tardieu et les sous-Tardieu infligent aux détenus politiques de Clairvaux.

L'Humanité proteste, naturellement, mais à sa manière aussi venimeuse qu'inopérante. Elle laisse entendre que seuls les communistes sont brimés et que le camarade Ghislain a obtenu satisfaction.

Or nous recevons, au moment de la mise en pages, un coup de téléphone nous annonçant que Ghislain n'avait obtenu qu'en partie satisfaction n'étant pas autorisé à recevoir la visite des personnes habitant le département de l'Aube.

Nous nous solidarisons avec Ghislain pour protester contre les procédures d'un gouvernement odieux entre tous qui n'auraient plus rien à envier à celui de Mussolini.

Nous reviendrons sur ce sujet la semaine prochaine.

Si la guerre éclate !

Les plaies occasionnées par la dernière guerre ne sont point pansées que déjà il est question de remettre ça.

La tension franco-italienne a été, ces temps derniers, portée à son comble. De chaque côté des Alpes, les armes sont fourbies et les esprits sont préparés à l'éventualité d'un nouveau massacre.

Ce que nous ferons ?

Les anarchistes déclarent qu'ils n'ont aucun goût pour des combats de cette sorte ; non seulement ils ne peuvent y participer, mais ils ne verront pas les peuples y être entraînés sans s'y opposer de toute leur volonté.

DEVANT LA GUERRE QUI VIENT, QUE SERA DONG L'ATTITUDE DES ANARCHISTES ?

Leurs orateurs vous le diront loyalement et courageusement au :

GRAND MEETING

QUI AURA LIEU LE VENDREDI 27 JUIN, A 20 H. 30,
SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES, 8, RUE DANTON

Y prendront la parole :

SÉBASTIEN FAURE, JANIER, HAN RYNER
Gaston ROLLAND, LORÉAL, Pierre LEMEILLOUR

L'UNION ANARCHISTE.

COLONIALISME

Chez certains, les paroles s'harmonisent aux actes. Avant que de faire couper treize têtes d'Indochinois, le ministre des Colonies Pietri tenu un grand discours préparatoire et vigoureusement applaudis par la Chambre, comme de juste.

Il répondait au socialiste Moutet, au communiste Berthon. Tous deux avaient dénoncé avec émotion, chacun à sa façon, les horreurs de la répression en Indochine. Il était trop facile de leur objecter que de semblables procédés avaient été employés par leurs amis respectifs, les gouvernements de la II^e ou de la III^e Internationale. Socialistes et communistes n'attendaient pas d'ailleurs que les tardiveurs les fissent remarquer. Ils se chargèrent de « s'exécuter » mutuellement.

— Ce n'est pas la seconde internationale, mais la troisième, clamait Moutet, qui a envoyé des avions en Mandchourie pour massacrer les jaunes.

— Et Mac Donald, et les Indes ? ripostaient les amis de Cachin.

Ils avaient trop raison les uns et les autres. Les procédés de tous les gouvernements se valent.

Et la besogne de M. Pietri en fut d'autant facilitée, si tant est qu'elle avait besoin de l'être.

Naturellement, le ministre se glorifia hautement de tout ce qui avait été accompli, y compris le bombardement par avions des villages coupables de ne pas livrer les « rebelles » réfugiés, et la méthode consistant à dissiper les rassemblements à coups de fusil.

« La garde indigène a été amenée à servir de ses armes. Elle était encerclée et, après les sommations d'usage, elle a fait feu. Si lourde qu'ait été cette répression, elle s'imposait. »

Quant aux peines prononcées contre les révoltés :

« Des condamnations justifiées ont dû être prises. Nous devions sévir ; c'était notre devoir et c'était la loi. »

Et l'on continuera d'ailleurs allègrement à sévir.

« Aucun des meurtriers qui tombera entre nos mains n'échappera au châtiment. Ceux qui céderont à un entraînement quelconque seront également punis. Les Sociétés secrètes seront traquées. »

On voit quel régime de liberté se prépare dans la péninsule. A peu près celui de la Russie du temps de Nicolas II.

La grande raison donnée est que les mécontents et les rebelles s'inspireraient du bolchevisme.

S'ils se font des illusions sur le bolchevisme ils ont bien tort, c'est qu'ils le connaissent mal.

Mais pourquoi devraient-ils faire confiance à Paris plutôt qu'à Moscou ? Pourquoi des Asiatiques devaient-ils se solidariser avec la Patrie démocratique française plutôt qu'avec tel ou tel « ennemi du dehors » pour parler comme M. Pietri ? Par reconnaissance du honneur dont on les a gratifiés.

« On n'a pas le droit, s'écrie le ministre, de sous-estimer l'action bienfaisante de la France dans ses colonies. »

Non, l'on n'a pas ce droit, au sens le plus juridique du terme, surtout lorsque l'on est indigène, et ce sous peine de la prison, du bagne ou de la guillotine

FAITS ET DOCUMENTS

L'Etat, lorsqu'il fait des affaires, ignore les limites ou n'atteint pas au but. Il gagne toujours car il sait, le cas échéant, exiger du contribuable les sommes nécessaires à combler le déficit. Or, il existe un monopole d'Etat qui est une véritable mine d'or, une parfaite corne d'abondance : c'est le monopole des tabacs.

On se corrige difficilement d'un besoin ou d'un vice ; l'Etat lève tribu sur les vices des gouvernés ; il en profite dans des conditions qui seraient scandaleuses de la part d'un individu ou d'un trust mais qui sont acceptées sans murmure venant de l'Etat.

Le dernier bilan de la Société de l'exploitation industrielle des tabacs, qui concerne l'année 1928 (1), a été seulement publié au *Journal Officiel* le 26 janvier 1930. Cette Société qui est au capital de 1 milliard 555 millions, a réalisé en 1928 un bénéfice de 3 milliards 236.411.138,35 sur un chiffre de ventes de 4 milliards 29.126.449,38. La proportion est respectable et cette Société jouit d'une immunité dans le profit qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Toutefois le bénéfice ne va pas s'arrêter car la consommation du tabac, des cigarettes surtout, va s'accélérer. On consommait en France en 1913 3.799.743.000 cigarettes, en 1927 11.137.735.000, en 1928 13.285.850.000. Le marché est loin d'être saturé. L'administration prévoit une consommation annuelle de 40 milliards de cigarettes ; car la consommation dans la Seine est de 829 cigarettes par individu et par année représentant une valeur de 18 fr. 59, alors que pour le département de la Lozère elle n'est que de 67, d'une valeur de 3 fr. 65. Que la proportion de la Seine devienne celle de la France — ce qui n'est pas impossible les femmes éprouvant le besoin de singer les hommes jusque dans leurs faiblesses — ce sera l'occasion de caser les amis des amis dans une bonne petite sinécure bien que l'administration prétende que les bénéfices doivent être utilisés exclusivement pour notre rétablissement financier.

...

Nos compagnies d'assurances sont modestes en ce sens quelle font peu de bruit. Elles détiennent, il est vrai, un monopole qui serait scandaleux en démocratie. Une des plus importantes publie récemment un bilan des plus suggestifs. En 5 ans, le dividende est passé de 25 francs à 90, près de quatre fois plus fort. Quel est le travailleur dont le salaire a augmenté dans de telles proportions ? Sans compter les bénéfices invoués, masqués par l'achat d'immeubles sous-estimés dans les bilans trop souvent truqués. La république est vraiment une belle chose qui permet à des particuliers des bénéfices de cet ordre. Il était une époque où tant d'insolence eût comporté un châtiment sommaire... Nos mœurs dégénèrent car la cravate que l'on donne maintenant est celle de la Légion d'honneur.

...

De nouveaux désordres viennent de se produire en Indochine. La raison ? Propagande communiste, disent les journaux dont les affirmations sont trop catégoriques pour être vraies. Excuse en outre, trop facile, que celle du communisme tumentant les révoltes de nos possessions asiatiques.

Nous avons d'ailleurs trouvé dans *La Lumière* du 7 juin des faits qui démentent une assertion aussi erronée. Nous nous conduisons en Indochine comme des brutes, avec une partialité et un sans-gêne révoltants. « Certains tri-huyns — préfets — qui ont un traitement de deux cents piastres ont amassé des fortunes de plusieurs millions ». Pour ce qui est de la façon dont la justice y est rendue, voici un exemple typique : « Le tribunal d'Hanoï a condamné un étudiant annamite, coupable d'avoir écrit une chanson patriotique, à trois ans de détention, et un contremaître français qui avait, pour une vétile, tué un de ses ouvriers à coups de poing, qu'est-ce que cela pouvait bien faire aux Parisiens !

On peut chiper à nos grands couturiers leurs inventions géniales. Mais il y a une chose qu'en nous enlèvera pas : le clair de lune de nos enfants de race !

Sans vouloir relever toute l'inéptie chauvine qui se cache dans ces lignes, que Jarjaille nous permette de lui rappeler certain soir où tout Paris attendait anxieusement qu'un avion lance des fusées dans le ciel pour savoir si Carpenter « notre Georges national » avait vaincu Dempsey — et pendant quel soir des manifestations d'une imbecilité toute patriotarde avaient lieu entre les Américains parce que le fabricant de casseroles s'était fait casser la maroquette.

Que les journalistes allemands qui triomphent de la victoire de Schmitt soient des imbéciles — soit — mais il y a des journalistes français qui ne leur cèdent en rien quant à la stupidité. A preuve : Jarjaille, qui se montre aussi lourd d'esprit qu'un champion du monde de booz.

Aux Hasards du Chemin...

INTERNATIONALISME

Il pourrait paraître un peu tard de reléver le « dégonflage » général des militants socialistes lors du Congrès de Bordeaux en ce qui concerne la position de la S. F. I. O. vis-à-vis le problème de la Défense nationale. Force nous est bien, cependant, d'en entretenir nos amis, puisqu'aussi bien l'organe officiel du parti uniifié nous donne l'occasion de vérifier si le singulier « socialisme » le présente à ses lecteurs par la plume de ses rédacteurs ordinaires.

Le Populaire du mercredi 18 juin publie un article signé Jarjaille qui contient des affirmations pour le moins étonnantes à lire dans un journal qui se prétend internationaliste.

Parlant du match qui mit aux prises deux équipes sportives pour le titre de champion du monde de boxe, le Jarjaille nous apprend qu'au lendemain du combat les journaux allemands exultent parce que le vainqueur était d'origine allemande. Il en conclut que les « mangeurs de choux-croute » — comme il les dénomme — font preuve du « manque de psychologie qui a toujours caractérisé le peuple germanique ». Il nous remet la fameuse histoire d'un bouleversement dont ils s'exagèrent les conséquences.

Mais je m'en voudrais de ne pas citer intégralement la fin de cet article :

Devant ce débordement d'insanités, on est heureux d'être né dans un pays où l'on sait garder la mesure. Tandis qu'à Berlin, vendredi, des bandes d'imbéciles attendaient, avec une impatience féroce, le télégramme de New-York, qui ne pouvait certes annoncer ni la diminution du coût de la vie, ni la découverte d'une remède contre la tuberculose. Paris était calme. Deux individus allaient changer des coups de poing, qu'est-ce que cela pouvait bien faire aux Parisiens !

On peut chiper à nos grands couturiers leurs inventions géniales. Mais il y a une chose qu'en nous enlèvera pas : le clair de lune de nos enfants de race !

Sans vouloir relever toute l'inéptie chauvine qui se cache dans ces lignes, que Jarjaille nous permette de lui rappeler certain soir où tout Paris attendait anxieusement qu'un avion lance des fusées dans le ciel pour savoir si Carpenter « notre Georges national » avait vaincu Dempsey — et pendant quel soir des manifestations d'une imbecilité toute patriotarde avaient lieu entre les Américains parce que le fabricant de casseroles s'était fait casser la maroquette.

Que les journalistes allemands qui triomphent de la victoire de Schmitt soient des imbéciles — soit — mais il y a des journalistes français qui ne leur cèdent en rien quant à la stupidité. A preuve : Jarjaille, qui se montre aussi lourd d'esprit qu'un champion du monde de booz.

ARISTOBOLE.

ON DESARME

Une dépêche Havas nous informe que le Département de la marine américaine s'est engagé à acheter 322 avions de bombardement au prix de 827.349 dollars.

Voilà n'est-ce pas, de l'argent bien placé... Mais ces avions sont sans doute destinés à bombarder les récalcitrants qui s'obstinent à ne pas vouloir désarmer.

• • •

LA DICTATURE CONTINUE

Un journal d'Alcoy, *Redencion* ayant publié un article de L. Barbedette sur l'« Eucharistie », le 24 mai dernier, un véritable débat de rage s'empara du clergé espagnol, incapable de répondre à l'article en question. Dans les chaires, ce furent des prêches de guerre civile; et des prières publiques furent célébrées dans toutes les églises de la province d'Alicante le jeudi 5 juin. L. Barbedette se moque des excommunications déversées sur son dos par un clergé ignare, qui désireraient que les bûchers de l'Inquisition ne soient pas éteints. Malheureusement, de telles bouffonneries visent à détruire la liberté de la presse, à faire disparaître les journaux indépendants. Et l'on osera prétendre que la dictature a disparu d'Espagne !

• • •

UN ROMAN

Le Quotidien publie un feuilleton intitulé *Guerre civile*, roman russe dans lequel nous relevons quelques passages concernant notre camarade Makhno. Nous avons eu déjà à mettre au point certaines affirmations bolchevistes sur les « atrocités makhnovistes ». L'auteur de *Guerre civile* — à moins que ce ne soient ses traducteurs — a cru bon de reprendre ces ragots.

Selon lui, Makhno est « un ancien anarchiste qui commandait une petite armée de pillard ».

Les « hommes de Makhno » montaient de superbes chevaux, s'adonnaient des nôts de rubans rouges et noirs, « s'introduisaient partout et pillaien tout ce qu'ils trouvaient ».

Quand on fait de la littérature on n'en saura trop faire. Makhno est du reste à la disposition de ces messieurs du *Quotidien* au cas où ils auraient besoin de quelques précisions.

• • •

D'AUTRES QUI RESTENT OU ILS SONT

A la Santé, à Clairvaux, dans toutes sortes de prisons civiles et militaires, il y a des hommes nombreux embastillés pour avoir témoigné de convictions différentes de celles exigées par les maîtres du jour.

Ils y sont... On les y laisse...

Il avait hier été question d'une amnistie. Va-t-on se décider à s'en souvenir ?

• • •

TRENTE ANS APRES...

De bonnes gens épiloguent gravement sur l'affaire Dreyfus, à propos de certaines publications faites à son sujet.

C'est très bien de flétrir les abus de la raison d'Etat commis il y a plus de trente ans.

Mais si on s'occupait un peu aussi de ceux qui sont actuellement les cas de répression arbitraire qui manquent.

BERNARD ANDRE.

LES PLUS BELLES PAGES DE LAURENT TAILHADE

Le Poète, Le Satiriste, Le Pamphletaire

20 fr., francs 21 francs

LES INCERTITUDES DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

III — Capital, Propriété foncière, Revenus, Rente

serait tout à fait objective si le mot accumulation qui suggère une action, et partant, un auteur était remplacé par le mot ensemble qui, plus vague ne préjugé rien sur la provenance des matières.

La seconde : « Le capital est toute richesse qui sert à produire un revenu à son possesseur indépendamment du travail de ce possesseur ». Elle est manifestement tendancieuse, et si, en fin de compte, nous la jugeons adéquate à la réalité, ce ne pourra être qu'au terme d'une étude à laquelle elle ne saurait servir de point de départ.

Aux premières il faut ajouter ceci : « Le régime capitaliste, c'est l'application à l'industrie des capitaux accumulés, avec les répercussions qu'elle entraîne sur l'organisation du travail. » Elle est acceptable si on entend dans un sens large le mot industrie, au lieu de ne l'appliquer qu'aux entreprises manufacturières et mécaniques, ce qui revient encore à reculer dans le temps le début du régime capitaliste au lieu d'y voir une caractéristique du temps présent. D'ailleurs nous ne pourrons nous faire une opinion ferme sur ce point qu'après avoir suivi, au cours de l'histoire, le développement du capital.

La multiplicité des formules, et il y en a bien d'autres que celles-ci, a une raison, c'est que, quand il s'agit d'éclaircir la notion de capital, trois problèmes se posent successivement : 1^o Nature et formation du capital; 2^o Appropriation et gestion du capital; attribution du profit; 3^o Relation entre l'évolution du capital et celle de la structure sociale.

Cette dernière partie n'est pas la moins importante, car il est remarquable que ceux qui se bornent à la description et à l'explication de ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux, n'aboutissent et, sans doute, ne prétendent à rien d'autre qu'à apporter une justification du régime actuel. Au contraire, ceux qui envisagent la question au point de vue historique, concluent plutôt avec M. H. Hauser : « Essaierons-nous de donner à cette étude une conclusion sociologique ? Il en est une, semble-t-il que nous ne pouvons pas repousser, et la voici : le capitalisme est né, à une date, que nous pouvons non précisément, mais indiquer avec le vague que comporte toute recherche sur les origines ; il a commencé à se développer à une date plus précise, au temps de la Renaissance ; il a évolué à travers le temps.

« Mais alors, il n'est plus une catégorie nécessaire, éternelle de l'action humaine ; il redevient une catégorie historique, une forme transitoire de la civilisation, comme le fut le patriarcalisme des sociétés primitives, comme le féodalisme du Moyen Age. S'il est né, s'il a vécu, il peut mourir. Au point de vue purement dogmatique de l'ancienne économie, se substitue ainsi un point de vue historique ; à la statique sociale, une dynamique sociale soumise à la loi du devenir. »

Notre point de vue sera sensiblement le même, à cela près que nous nous appliquons à retrouver, sous la forme transitoire, un fond permanent inhérent à la nature humaine et, par là, à montrer à quelles conditions il nous sera possible d'influencer sur le devenir économique.

Partons, en la considérant comme une première approximation, l'idée exacte ne pouvant être exprimée qu'en conclusion, de la définition la plus objective du capital : ensemble de provisions et d'outils, c'est-à-dire d'instruments de travail. Les provisions comprennent à la fois les matières premières à ouvrir les aliments et objets de consommation qui serviront à l'entretien de la main-d'œuvre, ou encore les signes qui les remplaçant et dont l'objet permet de les rassembler (monnaie, titres fiduciaires). Les outils sont ce que l'on comprend communément sous ce terme, avec les engins mécaniques, ainsi que les biens immobiliers affectés à la production. D'où proviennent ces éléments ?

Toujours, dans un but de justification, on nous affirme qu'à la base de la formation du capital on trouve l'épargne. L'épargne c'est-à-dire une vertu ! Cependant l'épargne ne se connaît guère dans l'acte même de la production. Que peut épargner le travailleur en action ? Sa peine. Se reposer dès qu'il a assuré la satisfaction de ses besoins immédiats ou fait, une réserve pour l'avenir incertain. Eviter le gaspillage n'est pas épargner, améliorer la technique exige une mise de fonds préalable. D'ailleurs M. C. Gide a fait justice de cette appréciation des effets de l'épargne : « C'est un dicton de la sagesse populaire qu'on ne peut s'enrichir que « par le travail et par l'épargne ». Le travail nous le connaissons. Mais l'épargne, qu'est-ce que le nouveau personnage qui apparaît sur la scène ? Serait-ce un troisième facteur original de la production que nous aurions oublié. Non ! On n'en saurait point imaginer d'autres que le travail et les forces naturelles. Serait-ce un mode spécial de travail ? On l'a soutenu, mais qu'y a-t-il de commun entre ces deux actes : travailler qui est agir, épargner qui est s'abstenir ? On ne conçoit pas comment un acte purement négatif, une simple abstention, pourrait produire n'importe quoi. »

G. GOJON.

Pour assurer la vitalité de notre organe
LE LIBERTAIRE
nous avons réédité des Carnets d'abonnements et des listes de souscription que nous tenons à la disposition des amis.

GROUPE REGIONAL DE BEZONS

Samedi 21 juin, à 20 h. 30,
café de l'Abbaye, Grande-Rue
à Carrières-sur-Seine

CAUSERIE
par le camarade LEMEILLOUR

sur le sujet suivant :

LA GUERRE QUI VIENT,
AURONS-NOUS UN NOUVEAU
MANIFESTE DES SEIZE ?

LES VIEUX S'EN VONT

VERDICT INFAME

15 ANS DE BAGNE A D'ASCANIO

Mon vieux compagnon de lutte : Antoine Antignac vient de mourir.

Une solide, une fidèle, une inaltérable amitié nous unissait depuis plus de quarante ans. Nous étions devenus anarchistes à peu près à la même époque et, depuis, il n'a cessé d'être, profondément, irréductiblement.

Toute sa vie a porté le témoignage de cette fidélité sans défaillance à l'idéal libertaire.

C'est un fait, hélas ! — assez rare, pour que je le signale.

A Bordeaux qu'il habitait, j'ai fait je ne sais combien de conférences. Il avait pris l'habitude de les présider et il les présidait avec un tact, un sang-froid et une bonne humeur remarquables.

Que de fois, par sa présence d'esprit, il sut apaiser les flots tumultueux d'un auditoire entassé et vibrant !

Il était passionné de lecture ; et studieux, intelligent et perspicace, il avait acquis une culture que beaucoup de bourgeois ayant fait leurs études et conquis leurs diplômes eussent pu lui envier.

Ouvrier ou employé, il était et il a toujours voulu le rester. Aussi, c'est en connaissance de cause et par expérience personnelle qu'il parlait de l'exploitation et de la servitude dont les travailleurs souffrent.

Il était entré à l'hôpital où il avait subi, par suite d'un ulcère à l'aine, une douloreuse opération. Ses derniers jours ont été d'une extrême souffrance. Il était devenu d'une maigre squelette.

Pauvre et cher ami !

Il a bataillé, il a été malmené, calomnié souvent, injurié parfois. Il acceptait avec le sourire ces conséquences de la lutte implacable que les propagandistes de l'Anarchisme ont engagée.

Il était de ces compagnons qui, passant au cribe de l'observation les événements qui se déroulent, voient se fortifier la solidité des principes et des méthodes d'éducation, d'organisation et d'action qu'ils estiment les meilleures et n'éprouvent pas le besoin de leur en substituer d'autres.

Les vieux s'en vont. Qu'ils accourent, les jeunes : fougueux, enthousiastes, énergiques et virils, pour les remplacer !

SEBASTIEN FAURE.

Comment se fera la transformation sociale

Notre camarade et ami, Pierre Besnard, vient de donner au mouvement syndicaliste libertaire un ouvrage d'une très grande valeur. Le Libertaire l'a déjà signalé à ses lecteurs, ouvrage qui aura, au moins, le même succès auprès des travailleurs que celui de Fernand Pelloutier : Les Bourses du Travail.

A une réunion organisée par « Les Amis de l'Encyclopédie Anarchiste », Pierre Besnard a été amené dans son exposé à nous parler de son livre et à nous citer quelques passages. J'ai été intéressé au plus haut point et tous les compagnons présents étaient dans mon cas.

Les principales raisons qui font que nous sommes des militaires y sont exposées on ne peut mieux. Il en est de même des possibilités de réalisation de notre idéal.

Ce livre manquait. Il est le complément logique de tout ce qui a été dit et écrit sur l'anarchisme ouvrier. C'est pour nous un devoir de le signaler, de le faire connaître, de le répandre dans notre entourage. Tous nos amis trouveront dans « Les Syndicats ouvriers et la Révolution sociale », les réponses aux questions qu'ils se sont posées maintes fois.

Pierre LENTENTE.

Editions de la C.G.T.S.R.
Pour faire paraître rapidement l'ouvrage de
Pierre BESNARD

LES SYNDICATS OUVRIERS ET LA REVOLUTION SOCIALE

Souscrivez immédiatement :

12 francs, au siège de la vieille Fédération du Bâtiment, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris X^e ;

13 francs par poste, franco, pour la France et 14 fr. 50 francs pour l'étranger.

Chèque postal Paris c/o 1444-43, Juhe Eugène, 2 bis, impasse Marceau, Paris XI^e.

VERDICT INFAME

15 ANS DE BAGNE A D'ASCANIO

L'on se rappelle que depuis plus d'un an la prison du Grand-Duché de Luxembourg tenait dans ses murs un malheureux travailleur italien, Gino d'Ascanio.

Toute la vie de cet homme fut une longue suite de souffrances et de persécutions. Comme tant d'autres de ses camarades, il dut fuir l'Italie mussolinienne, son propre frère resté au pays fut assassiné par les chemises noires.

D'Ascanio connut toutes les misères d'intransigeance vraiment extraordinaire et c'est à se demander quelles sont les dessous de cette affaire, quelles sont les firmes qui poussent, à la rumeur pour que le maire et l'adjoint aux marchés soient aussi sectaires.

Il y a huit jours, les forains ont organisé un meeting fort réussi, la salle fut trop petite pour contenir tout le monde et les camarades expérimentèrent la gêne de l'affaire.

Cependant, je leur reproche en toute camaraderie d'avoir été trop conciliant (peut-être la diversité des membres du syndicat en est-elle la cause) et d'autre part, au cours du meeting, de tous les pays où il chercha asile, il se vit chaque fois dénoncé par les agents consulaires italiens qui rempissaient en même temps les fonctions d'espions policiers et de provocateurs.

Une seule chose pouvait lui assurer un peu de repos, l'espérance de gagner sa vie, être en possession « des papiers ». Tout au long de son procès qui vient de se déroulé à Luxembourg, cette nécessité d'avoir des papiers domine la pensée et le volonté de Gino d'Ascanio.

Après avoir essayé vainement à divers endroits et par divers moyens, il arrive à Luxembourg, où il reste, croit-il, quelque chance de réussir. Au consulat italien on l'écouterait, on lui promet d'examiner la chose, mais en fait, lui refuse tout papier.

A la fin, excédé et n'espérant plus rien, d'Ascanio a un geste de révolte, il tire sur le chancelier Areina, de la légation de Luxembourg, qui est tué.

Et puis le calvaire continue, c'est la prison où la raison de d'Ascanio, ébranlée par la maladie, les privations et les souffrances morales commence à faiblir et les médecins sont venus attester aux juges que l'homme qu'ils jugent, avait droit à toute leur indulgence.

Malgré cela, malgré les témoignages et les plaidoiries chaleureuses de M. Blum et M. R. Lazuric, d'Ascanio est condamné à 15 ans de travaux forcés.

La conclusion la plus nette et la plus symbolique des débats fut donnée par d'Ascanio lui-même qui répondit à la lourde voix d'en haut, c'est elle d'en bas, celle du secrétaire du Commissaire de police que nous entendons. Nous tendions l'oreille au maître de chapelle, c'est le policier qui nous parle, car nous ignorions que le contradicteur était en même temps serviteur de Dieu et serviteur de l'Autorité publique. Après les habituels brimades : « Comment vous appelez-vous ? Vos papiers ? » ce bon chrétien apôtre du message d'amour et de fraternité du Christ ne trouvant pas d'autre prétexte, nous fait connaître qu'il rendra compte à son chef que les noms des assesseurs n'ont pas été communiqués à la salle à l'ouverture de la séance, seul le président a été désigné par l'auditoire.

Malgré que les portes du bagne soient fermées sur lui, nous ne l'abandonnerons pas. Pour le Comité de Défense Anarchiste de Bruxelles,
Hem Day.

Nos Fêtes Champêtres

La balade qui avait été annoncée pour le parc de Villeneuve le 6 juillet n'aura pas lieu. Mais en revanche et grâce au groupe régional de Bezons une très belle balade au profit du Libertaire aura lieu le 13 juillet à l'île de Bougival (Voir les annonces).

La conclusion la plus nette et la plus symbolique des débats fut donnée par d'Ascanio lui-même qui répondit à la lourde voix qui le frappa : « et ceux qui assassinent mon frère ne sont pas punis ».

Malgré que les portes du bagne soient fermées sur lui, nous ne l'abandonnerons pas.

Pour le Comité de Défense Anarchiste de Bruxelles,

Hem Day.

Abonnez-vous pour assurer une vie régulière à votre journal.

Jean MARESTAN

L'EDUCATION SEXUELLE

Nouvelle édition, 336 pages, illustrée, 18^e édition

Prix, 12 fr. 50 ; franco, 13 fr. 75

Physiologie du mariage. — Préservation sexuelle. — Égalité des sexes. — Moralités futures. — Hygiène et soins de la maternité. — Matrice divorce, union libre. — Les déviations morbides. — Le problème social de la population.

En vente : Librairie d'Editions Sociales, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

LA LIBERTAIRE

LA VOIX DE PROVINCE

ANGERS

La lutte se précise

J'avais parlé il y a quinze jours d'un différend qui existait entre la Municipalité angevine et les forains étagistes. L'avais dit combien avait été unanime leur mouvement; cette unanimousité continue et depuis trois samedis nous ne voyons aucun forain débarquer.

La Municipalité de son côté, résiste d'une intransigeance vraiment extraordinaire et c'est à se demander quelles sont les dessous de cette affaire, quelles sont les firmes qui poussent, à la rumeur pour que le maire et l'adjoint aux marchés soient aussi sectaires.

Il y a huit jours, les forains ont organisé un meeting fort réussi, la salle fut trop petite pour contenir tout le monde et les camarades expérimentèrent la gêne de l'affaire.

Cependant, je leur reproche en toute camaraderie d'avoir été trop conciliant (peut-être la diversité des membres du syndicat en est-elle la cause) et d'autre part, au cours du meeting, de tous les pays où il chercha asile, il se vit chaque fois dénoncé par les agents consulaires italiens qui rempissaient en même temps les fonctions d'espions policiers et de provocateurs.

Une seule chose pouvait lui assurer un peu de repos, l'espérance de gagner sa vie, être en possession « des papiers ». Tout au long de son procès qui vient de se déroulé à Luxembourg, cette nécessité d'avoir des papiers domine la pensée et le volonté de Gino d'Ascanio.

Après avoir essayé vainement à divers endroits et par divers moyens, il arrive à Luxembourg, où il reste, croit-il, quelque chance de réussir. Au consulat italien on l'écouterait, on lui promet d'examiner la chose, mais en fait, lui refuse tout papier.

A la fin, excédé et n'espérant plus rien, d'Ascanio a un geste de révolte, il tire sur le chancelier Areina, de la légation de Luxembourg, qui est tué.

Et puis le calvaire continue, c'est la prison où la raison de d'Ascanio, ébranlée par la maladie, les privations et les souffrances morales commence à faiblir et les médecins sont venus attester aux juges que l'homme qu'ils jugent, avait droit à toute leur indulgence.

Malgré cela, malgré les témoignages et les plaidoiries chaleureuses de M. Blum et M. R. Lazuric, d'Ascanio est condamné à 15 ans de travaux forcés.

La conclusion la plus nette et la plus symbolique des débats fut donnée par d'Ascanio lui-même qui répondit à la lourde voix qui le frappa : « et ceux qui assassinent mon frère ne sont pas punis ».

Malgré que les portes du bagne soient fermées sur lui, nous ne l'abandonnerons pas.

Pour le Comité de Défense Anarchiste de Bruxelles,

Hem Day.

CAGNES-SUR-MER

Le lutte se précise

J'avais parlé il y a quinze jours d'un différend qui existait entre la Municipalité angevine et les forains étagistes. L'avais dit combien avait été unanime leur mouvement; cette unanimousité continue et depuis trois samedis nous ne voyons aucun forain débarquer.

La Municipalité de son côté, résiste d'une intransigeance vraiment extraordinaire et c'est à se demander quelles sont les dessous de cette affaire, quelles sont les firmes qui poussent, à la rumeur pour que le maire et l'adjoint aux marchés soient aussi sectaires.

Il y a huit jours, les forains ont organisé un meeting fort réussi, la salle fut trop petite pour contenir tout le monde et les camarades expérimentèrent la gêne de l'affaire.

Cependant, je leur reproche en toute camaraderie d'avoir été trop conciliant (peut-être la diversité des membres du syndicat en est-elle la cause) et d'autre part, au cours du meeting, de tous les pays où il chercha asile, il se vit chaque fois dénoncé par les agents consulaires italiens qui rempissaient en même temps les fonctions d'espions policiers et de provocateurs.

Une seule chose pouvait lui assurer un peu de repos, l'espérance de gagner sa vie, être en possession « des papiers ». Tout au long de son procès qui vient de se déroulé à Luxembourg, cette nécessité d'avoir des papiers domine la pensée et le volonté de Gino d'Ascanio.

Après avoir essayé vainement à divers endroits et par divers moyens, il arrive à Luxembourg, où il reste, croit-il, quelque chance de réussir. Au consulat italien on l'écouterait, on lui promet d'examiner la chose, mais en fait, lui refuse tout papier.

A la fin, excédé et n'espérant plus rien, d'Ascanio a un geste de révolte, il tire sur le chancelier Areina, de la légation de Luxembourg, qui est tué.

Et puis le calvaire continue, c'est la prison où la raison de d'Ascanio, ébranlée par la maladie, les privations et les souffrances morales commence à faiblir et les médecins sont venus attester aux juges que l'homme qu'ils jugent, avait droit à toute leur indulgence.

Malgré cela, malgré les témoignages et les plaidoiries chaleureuses de M. Blum et M. R. Lazuric, d'Ascanio est condamné à 15 ans de travaux forcés.

La conclusion la plus nette et la plus symbolique des débats fut donnée par d'Ascanio lui-même qui répondit à la lourde voix qui le frappa : « et ceux qui assassinent mon frère ne sont pas punis ».

Malgré que les portes du bagne soient fermées sur lui, nous ne l'abandonnerons pas.

Pour le Comité de Défense Anarchiste de Bruxelles,

Hem Day.

CAGNES-SUR-MER

La lutte se précise

J'avais parlé il y a quinze jours d'un différend qui existait entre la Municipalité angevine et les forains étagistes. L'avais dit combien avait été unanime leur mouvement; cette unanimousité continue et depuis trois samedis nous ne voyons aucun forain débarquer.

La Municipalité de son côté, résiste d'une intransigeance vraiment extraordinaire et c'est à se demander quelles sont les dessous de cette affaire, quelles sont les firmes qui poussent, à la rumeur pour que le maire et l'adjoint aux marchés soient aussi sectaires.

Il y a huit jours, les forains ont organisé un meeting fort réussi, la salle fut trop petite pour contenir tout le monde et les camarades expérimentèrent la gêne de l'affaire.

Cependant, je leur reproche en toute camaraderie d'avoir été trop conciliant (peut-être la diversité des membres du syndicat en est-elle la cause) et d'autre part, au cours du meeting, de tous les pays où il chercha asile, il se vit chaque fois dénoncé par les agents consulaires italiens qui rempissaient en même temps les fonctions d'espions policiers et de provocateurs.

Une seule chose pouvait lui assurer un peu de repos, l'espérance de gagner sa vie, être en possession « des papiers ». Tout au long de son procès qui vient de se déroulé à Luxembourg, cette nécessité d'avoir des papiers domine la pensée et le volonté de Gino d'Ascanio.

Après avoir essayé vainement à divers endroits et par divers moyens, il arrive à Luxembourg, où il reste, croit-il, quelque chance de réussir. Au consulat italien on l'écouterait, on lui promet d'examiner la chose, mais en fait, lui refuse tout papier.

A la fin, excédé et n'espérant plus rien, d'Ascanio a un geste de révolte, il tire sur le chancelier Areina, de la légation de Luxembourg, qui est tué.

Et puis le calvaire continue, c'est la prison où la raison de d'Ascanio, ébranlée par la maladie, les privations et les souffrances morales commence à faiblir et les médecins sont venus attester aux juges que l'homme qu'ils jugent, avait droit à toute leur indulgence.

TRIBUNE SYNDICALE

N'EXAGÉRONS RIEN

Tout d'abord, j'ai dit que, à moins de circonstances exceptionnelles, il n'est pas dans mes intentions de polémiquer à l'infini sur des sujets ressassés, d'envenimer les relations déjà critiques entre militants sincères. Il est quelque peu oiseux de perdre un temps précieux à vouloir convaincre des camarades qui quoi qu'on dise ou fasse ne seront jamais convaincus.

Toutefois je suis un type dans le genre de mon camarade Lemeilleur, je ne me laisse pas impressionner facilement, même lorsque l'affirmation est formulée sous la forme impérative. Je crois fermement que nul ne détient à lui seul la vérité infuse, pas plus qu'il ne monopolise l'action révolutionnaire. Bien qu'acceptant avec assez de philosophie la part d'exagération contenue dans la pensée de camarades dont on ne partage pas toutes les conceptions, il m'est parfois assez difficile de laisser houssuler logique et vérité sans protester.

Cependant, devant l'esprit, souvent enraciné de ressentiment et de parti pris, j'ai pris la ferme décision d'agir selon ma conscience, qui je le crois est celle d'un homme loyal et propre sans prendre au tragique les critiques exagérées ou déloyales qui m'ont été ou me seront faites. Il est donc entendu qu'à moins d'y être contraint par des écrans démesurés, je m'efforcerai d'utiliser mes efforts à des sujets plus profitables.

Je vais donc aujourd'hui tenter d'appuyer quelques rectifications et précisions sur un sujet déjà traité.

Je tiens d'abord à rectifier ce que me fait dire l'ami Lentente dans le *Libertaire* du 7 juin. Je n'ai pas dit « que les adhérents de la C. G. T. étaient effarouchés par le programme minimum de celle-ci mais bien les inorganisés sur lesquels la 3^e C. G. T. comptait pour renforcer ses effectifs ».

En ce qui concerne les affirmations et conceptions du copain Lemeilleur, elles appellent aussi quelques précisions. Pour ma part, je n'ai nulle haine contre les militants de la 3^e C. G. T. Je déplore que ceux-ci aient des principes antiautonomiques, que les plus farouches soient ceux qui, comme Lemeilleur ont d'abord combattu cette C. G. T. pour laquelle ils montrent aujourd'hui tant d'enthousiasme. Aujourd'hui comme hier, je dis que la constitution de la nouvelle centrale syndicale mortelle le mouvement ouvrier sans autre compensation profitable à la classe ouvrière, sinon un marasme plus profond, une impuissance plus grande. Un fait nouveau démontre que j'avais raison de craindre que la création d'une 3^e C. G. T. en suscite d'autre. En effet, un regroupement syndical indépendant auquel appartiennent des militants syndicalistes exclus de la 3^e C. G. T., récemment font un appel pour la création d'une fédération de syndicats indépendants.

Il n'y a pas de raison de s'arrêter en chemin. Demain des mécontentements, des perceptions exacerbées de militants les pousseront à sortir des organismes dont ils ont hérité et à en former d'autres. Je ne puis admettre cette façon d'agir comme utile aux intérêts ouvriers. J'ai sans doute une singulière mentalité !

Pour ce qui est du meeting du 1^{er} mai, je pense que le chiffre de deux mille est exagéré, celui de cinq cents aussi comme d'ailleurs de vouloir faire rentrer 500 personnes dans la salle Bondy. Hélas ce n'est pas une preuve de puissance lorsqu'on est contraint de recourir à des moyens de ce genre. Il ne dépend pas plus de notre part que les quatre-vingt mille adhérents de l'U. D. confédérée de la Seine ne soient venus au meeting que de celle de Lemeilleur de voir les effectifs de la 3^e C. G. T. un peu moins squelettiques.

Il est vraiment facile de parler de tels ou tels chiffres, le plus difficile serait de les démontrer. En résumé ce sont là les pauvres arguments que l'on emploie toujours les uns et les autres pour donner plus de valeur à ses conceptions personnelles. Ils n'ont malheureusement pas le pouvoir de transformer la faiblesse en puissance. Ils n'arrivent qu'à agir un peu plus les caractères déjà peu débonnaires. C'est la vie ! Les passions humaines font se heurter les hommes d'autant plus qu'ils sont sensibles et actifs, qualités qui deviennent quelquefois des défauts. Ce qui démontre combien est grande l'imperfection de l'individu, quelle révolution il a à faire en lui-même avant de songer à l'entreprendre chez son voisin.

Maintenant que les partisans à tout prix d'une 3^e C. G. T. malgré expérience et conseil, reviennent de cette conception, qu'ils agissent par leurs propres forces, qu'ils foulent de leurs efforts, de leur foi la multitude ignorante et inorganisée, ils auront ainsi fait œuvre plus utile qu'à critiquer et discréder les militants agissant sincèrement dans une autre sphère avec une conception différente. Le temps, qui déjà a marqué la valeur réelle d'une expérience hasardeuse la réduira bientôt à ses justes proportions. Est-il possible d'attendre ce délai sans trop nous déchirer les uns et les autres ? Souhaitons-le.

En attendant nous restons à quelques-uns, partisans de l'unité ouvrière, mais pas à la façon de certains.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Nous faisons ressortir deux choses : 1^{er} la violation flagrante et facile du cahier des charges et, partant, l'impératif des pouvoirs publics ; 2^{me} l'impossibilité pour le syndicat « intéressé » de se livrer à une action plus directe, c'est-à-dire chasser le tâcheron. Cela s'est fait autrefois, aucunement, sans opposition, mais douce aux puissants aux spoliateurs.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.

Cette façon peut cavalière de traiter ses amis « cotillers » ne laisse pas que d'impressionner les militants, elle confirme le règne du monsieur qui s'en fuit parce que parvient au Pinacle politique.

Nous savons qu'en se « défaignant » d'une façon aussi désinvolte d'une question aussi grave, d'autres conseillers s'en sont saisis quelquefois qualifiés que G. Thomas.